

« Nous consommons pour avoir »

Parce que nous avons peur de « manquer », nous produisons et consommons toujours plus. Et il y a tant de manques dans nos vies ! Professeur d'éthique économique, Christian Arnsperger offre une lecture stimulante du piège capitaliste.



Dreamstime

Etre riche pour être à l'abri de tout ? Une illusion que beaucoup partagent.

Nous ne le savons pas toujours, mais nous avons peur. Peur de ne pas avoir assez et de nous ennuyer, peur de ne pas être reconnus, peur de mourir. Pour apaiser notre angoisse, nous faisons comme tout le monde : nous travaillons sans relâche, nous achetons mille choses, nous cherchons à nous imposer par nos succès, nous croyons qu'en étant riches nous serons à l'abri de tout. Ainsi nous agissons comme si nous n'avions que des besoins matériels et que nous ne devions compter que sur nous-mêmes. Nous finissons alors par croire

que tout se réduit à des envies physiques et à des équilibres psychologiques.

UN FAUX MOI POSSESSIF

Résultat, commente Christian Arnsperger, professeur d'éthique économique à l'Université de Louvain, nous parvenons peut-être par moments à faire taire certaines craintes, mais il nous faut en faire toujours plus, dans l'urgence, reportant ainsi sur les autres, moins compétitifs, le fardeau de la peur.

En analysant ainsi le « piège existen-

tiel » que nous tend le capitalisme, le professeur belge auteur en 2009 d'une *Ethique de l'existence post-capitaliste* (Cerf), indique comment en sortir. Il nous faut d'abord découvrir qu'il y a une autre façon d'affronter nos peurs et nos angoisses, en entreprenant une démarche proprement spirituelle. En nous apprenant à renoncer à notre faux moi possessif, avide de sécurité matérielle, une telle démarche élargit notre horizon. Elle nous permet de découvrir que notre désir de consommation n'est pas prioritaire, que nous aspirons moins à posséder qu'à aimer

moins peur»

et à partager, et que nous sommes prêts à beaucoup donner de nous mêmes. Conscients d'être appelés à quelque chose qui nous dépasse infiniment, nous sommes alors assez forts pour accepter d'être dépendants et de ne pas tout avoir.

APPRÉCIER LA FRUGALITÉ

Pour Arnsperger, la libération passe forcément par une modification des idées que nous avons sur nous-mêmes et sur le monde. Sachons que nous ne sommes pas seulement corps et psychisme, mais aussi esprit, que les autres sont nos alliés et que le capitalisme n'est pas l'ultime stade de développement des sociétés humaines. Osons autant

que possible modifier notre manière de travailler, apprenons à apprécier la frugalité, faisons de nos actes quotidiens «des signes visibles et tangibles de l'infini qui nous habite» en nous inspirant de François

d'Assise ou de Gandhi. Il va de soi que nous n'irons de l'avant que si nous pouvons nous appuyer sur des réseaux ou des communautés regroupant d'autres «militants existentiels». Des aménagements politiques à discuter seraient aussi requis, comme l'octroi à chacun d'un revenu de base. Utopie? L'histoire n'est pas finie, répond le professeur.

Christian Arnsperger, qu'est-ce qui vous fait écrire ce que vous écrivez?

A un certain moment de ma vie, marqué par l'angoisse existentielle et la désorientation, j'ai pris conscience des liens profonds qui unissaient, en moi, l'inquiétude sur le sens de la vie et la «fuite» dans la consommation, le travail, la «production». Etant économiste, j'ai assez vite essayé d'inté-

grer ces aspects personnels à ma réflexion critique sur le système économique actuel. Je me suis rendu compte que toute une logique – marketing, pression financière, voire perversion des désirs – est à l'œuvre, renforçant nos peurs intérieures. Me rendre compte que le capitalisme repose sur la crainte de la mort et sur le déni de la fragilité a été un réel déclencheur pour moi. Je me suis promis de proposer aux citoyens prêts à m'écouter des clés d'interprétation de cette logique.

Votre analyse du capitalisme paraît très éclairante. Pourquoi n'est-elle pas largement partagée?

En fait, j'ai le plaisir de constater qu'elle l'est quand même de plus en plus. Mais il est vrai que nombreux sont les citoyens qui se sentent simplement piégés par la logique en place et qui ont peur... de leur peur!

Je suis moi-même bien

placé pour voir que la transition vers une autre logique, une autre attitude existentielle, n'est pas aisée. Il faut trouver des alliés, des «pionniers» qui ont dépassé leur inquiétude et sont déjà en chemin. Donc, je crois que pas mal de gens partagent mes analyses, mais rechignent devant leurs implications. C'est bien normal.

Vous ne parlez pas vraiment de décroissance?

En fait, c'est un mot ambigu. Il semble suggérer un retour en arrière, une «réduction de tout», en quelque sorte. Du coup, je préfère parler de sobriété volontaire, de convivialité et de «militantisme existentiel» – étant entendu qu'il faudra bien, à l'échelle de la planète, conclure un nouveau «contrat économique» avec l'idée que

la production totale, qui pèse trop lourd sur l'éco-système, sera réduite. Mais tout ne doit pas diminuer dans nos vies, au contraire. La croissance humaine et spirituelle est à l'ordre du jour, plus que jamais!

Comment définiriez-vous la spiritualité? Il faut vraiment mourir à soi-même?

Pour moi, la spiritualité, c'est reconnaître qu'on n'est pas qu'un corps et des émotions, mais qu'on possède aussi la capacité d'intégrer notre biologie et notre psychologie dans une «plus-que-vie», comme disait le grand théologien suisse Maurice Zundel. Il faut en tirer les conséquences: il faut mourir à ce «faux soi-même» qui croit que c'est dans une vie «morte» qu'il se réalisera.

Vous insistez sur le lien, la relation, et soulignez l'importance de la communauté. Comment la définissez-vous? La vie communautaire est si difficile...

Ne pensez-vous pas que la vie sans communauté est également difficile? Je le trouve en tout cas. Il ne s'agit pas de retourner vers des formes démodées de vie les uns sur les autres. Le vivre-ensemble postcapitaliste est à réinventer. On peut envisager des «communes économiques» assez vastes pour n'être pas trop étouffantes, mais assez soudées pour permettre un quotidien démocratique et convivial. ■

Yvan Mudry



Christian Arnsperger sera à Lausanne le 29 mars.

Christian Arnsperger donnera une conférence intitulée: «Quelle prospérité économique pour demain?», **mardi 29 mars à 20 h 30** au Casino de Montbenon, à Lausanne, à l'invitation du Centre catholique d'études.